

Éditorial

Yann Schmitt
(CéSoR, EHESS)

Afin de compléter le numéro 24 de la revue, paru en 2012, portant sur la philosophie de David Lewis, il nous a semblé judicieux de présenter d'autres travaux produits par des chercheurs francophones et portant sur des aspects de la pensée de Lewis que nous n'avions pas pu traiter initialement. Afin de ne pas nous répéter inutilement, nous renvoyons à l'éditorial du précédent numéro pour une présentation générale du travail de Lewis. Nous nous contenterons ici d'introduire aux textes de ce complément qui ont tous été écrits pour permettre aux lecteurs de découvrir et, en même temps, d'approfondir des travaux fondamentaux de Lewis. Les thèmes retenus sont les suivants : la psychologie morale, la vérité, les fondements des mathématiques, la causalité et la religion. On le voit à nouveau, l'ampleur des thèmes traités par Lewis est extrêmement large et justifie les efforts que sa lecture suppose.

Penser l'humain et son action est à la fois une condition de la compréhension de la vie humaine mais aussi de l'évaluation morale. Dans son article, « Une croyance nommée désir », Pascal Engel revient sur le couple notionnel désir/croyance qui sert à définir les attitudes relativement au monde, soit que l'on se représente le monde par des croyances permettant de tenir pour vraie telle ou telle proposition – elle croit que Lewis est barbu –, soit que l'on désire la réalisation d'un but. L'évaluation épistémologique et morale de ces attitudes suppose d'étudier les raisons de croire et de désirer. L'opposition des croyances et des désirs peut être défendue en montrant que les croyances ne produisent pas l'action par elles-mêmes car pour agir, il faut aussi des désirs. Mais on peut remarquer que se représenter un état comme désirable pourrait être une croyance motivant une action. Lewis conteste ce point en refusant que des attitudes mixtes comme des croyances-désirs, soient possibles. P. Engel examine alors comment les raisons d'agir pourraient être comprises de manière cognitiviste – des raisons d'agir sont des faits non naturels que l'on peut connaître – face à la tradition (néo-)humienne reprise par Lewis qui réduit la motivation à des états psychologiques comme les désirs.

Dans le deuxième texte « La dépendance souple de la vérité envers l'être », Ghislain Guigon souligne d'emblée que la vérité paraît être une notion minimale quant à sa caractérisation : une proposition p est vraie si et seulement si p . Mais métaphysiquement, on peut vouloir lier l'être et le vrai en cherchant ce qui dans l'être rend vrai ce qui est dit ou pensé ou comment est rendu vrai ce qui est dit ou pensé. Lewis, partisan d'une caractérisation minimale du vrai a aussi cherché à expliciter la nature de cette relation *rendre-vrai*. Il le fait en critiquant l'idée que la relation de rendre vrai est une nécessitation absolue vraie dans tous les mondes possibles. Si l'être rend vrai, il s'agit d'une simple survenance ou covariation et la nécessité de la relation doit être comprise relativement à notre point de vue sur le possible et le nécessaire, sur ce qui dans l'être donne les conditions de vérité des propositions mentionnant une relation de rendre vrai. Une telle approche projectiviste du rendre-vrai pourra paraître insuffisante métaphysiquement ou au contraire plus prudente et plus juste.

Dans « Lewis et la fondation méréologique des mathématiques », Sébastien Richard nous présente comment Lewis a voulu fonder les mathématiques sur la science formelle des tous et des parties, la méréologie. Lewis propose d'utiliser la méréologie pour mieux comprendre la théorie des ensembles et éviter une série de difficultés concernant les notions fondamentales de classe ou d'appartenance. Lewis propose une analyse formelle la plus pragmatique possible de la méréologie afin d'éviter des problèmes comme la localisation des classes et aussi afin de rendre la méréologie la plus universelle possible. Mais il n'échappe pas à certaines questions concernant la nature de l'ontologie implicite de la méréologie. Ainsi, la composition non restreinte permettant de constituer des tous de toutes sortes et extrêmement bigarrés n'engage ontologiquement à rien selon Lewis. La somme d'un chat et d'un chien ne donne pas un objet chat-chien mais seulement un chat et un chien pris collectivement, ce qui évite bien des interrogations sur la nature et les propriétés sur cette somme. Reste la notion de singleton, centrale pour comprendre les classes et les mathématiques et qui n'est pas totalement claire si l'on suit la présentation de Lewis.

En utilisant son analyse des mondes possibles, Lewis propose une définition réductive de la causalité ainsi que l'explique Alexandre Marcellesi dans son article « David Lewis : la causalité et les contrefactuels ». La causalité est définie, dans « Causation » (1973), par une relation de dépendance contrefactuelle, l'événement c est la cause de l'événement e signifie que si c n'avait pas eu lieu, alors e n'aurait pas eu lieu. Pour rendre compte des propositions contrefactuelles dont l'antécédent n'est pas nécessairement un événement actuel, Lewis recourt aux relations

entre notre monde actuel et les mondes possibles. Mais une telle réduction n'échappe à pas à des contre-exemples et Lewis, dans « Causation as Influence » (2000), redéfinit la causalité sans pour autant réussir à répondre à toutes les objections. A. Marcellesi étudie alors de possibles corrections de cette tentative de réduction, comme celle en termes d'équations structurelles introduites dans des modèles causaux. Mais il conclut qu'il existe un problème plus général dans les tentatives de définition de la causalité, chez Lewis comme bien d'autres philosophes.

Dans « Le polythéiste le plus extrême : l'athéisme de David Lewis », je présente les réflexions de Lewis sur la religion qui prennent deux directions. D'une part, Lewis a cherché les conséquences de son réalisme modal sur la notion de Dieu et en conclut qu'il doit exister une infinité de dieux aux propriétés diverses mais qu'il n'existe pas un Dieu unique comme le prétend le théisme. D'autre part, Lewis a interrogé les croyances théistes à propos de Dieu et en conclut qu'elles posent des problèmes moraux graves car elles ne rendent pas compte de l'existence du mal et supposent un Dieu mauvais, contrairement à ce qu'imaginent les croyants.

Il ressort des articles du présent numéro comme des précédents que Lewis est un métaphysicien sous influence humienne, un métaphysicien non dogmatique capable de réviser ses propres affirmations, mêmes fondamentales, tout en menant une enquête sur ce qui est et comment cela est structuré et pensable. Humien, Lewis l'est quand il refuse la luxuriance des constructions métaphysique présupposant trop d'entités et quand il opte pour une approche modeste de certaines questions qu'il ne tranche pas. Métaphysicien, Lewis l'est tout autant quand, pour penser les croyances et désirs, la vérité, la causalité ou Dieu, il mobilise la pluralité des mondes. Cette association pourra surprendre mais elle nous place au cœur d'une pratique courante en philosophie analytique dont l'effet de dépaysement sur nos habitudes intellectuelles semble toujours bien réel, et nécessaire.